

## Dans la modernité, l'un change et l'autre tourne de Beausoleil et Charron

Caroline Bayard

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1982). Compte rendu de [Dans la modernité, l'un change et l'autre tourne de Beausoleil et Charron]. *Lettres québécoises*, (28), 39–42.

# Dans la modernité, l'un change et l'autre tourne

*Beusoleil et Charron*

Si la modernité a ses manèges à chevaux de bois, certains y tournent lentement, sans parvenir à changer la nature de la giration ou le caractère insolite des jouets qui s'y déplacent, tandis que d'autres arrivent à les modifier et à y insérer des ludismes différents. Claude Beusoleil me paraît avoir choisi la première alternative, François Charron la deuxième.

Il nous a énoncé au début de *Dans la matière rêvant comme d'une émeute* (les Écrits des Forges, 1982) une promesse qui ne se matérialise vraiment jamais :

*renouveau des approches  
et secousses d'écriture  
tout se désordonne (p. 15)*

Il y a une nette impérativité dans les deux premiers substantifs des deux premiers vers et chacun semble porté à exiger nerveusement l'attention de l'œil. Ce sont là des lexèmes qui promettent, qui excitent la curiosité, qui incitent à quêter le nouveau, le différent, l'écart. Pourtant, on a beau avancer le long de ces pages, au titre d'ailleurs très beau, la promesse offerte n'est jamais réellement tenue et l'émeute demeure plus métaphysique, plus mentalement souhaitée que clairement vécue et expérimentée.

Curieusement je me dois de reconnaître que j'ai toujours admiré la démarche de Beusoleil, sa lutte contre la transparence, la fidélité-sens, l'isotopie-reflet bien évidentes, bien rassurantes. Je l'ai précisément respecté pour être l'un des premiers à prendre ses risques sur les chemins périlleux, oserai-je dire ingrats ? de la modernité. Il faudrait savoir lui tenir gré d'avoir tenté de démontrer comme le disait Paul Chamberland que « l'écriture ne re-

présente pas la réalité [mais]... la déjoue » (Voir préface de *Au milieu du corps l'attraction s'insinue* (p. 11)). Il serait malhonnête de ne pas reconnaître que ses textes ont



Claude Beusoleil

Photo : Kéro

toujours été de ceux qui soupçonnent les textes solidement inscrits « dans la filature contemporaine », qui refusent « de gommer l'interruption circonstancielle [...] puis-que] avec lui on lit comme on se déplace... au milieu d'une situation peu sûre, fin de soirée par exemple, où se débattent des êtres que vous aimez » (Chamberland encore). Alors pourquoi est-ce que *Dans la matière* nous laisse en deça de ces ambigus compagnons de la modernité, l'incertitude et le soupçon ? Le problème, c'est que ce qui est énoncé ici nous est déjà familier. Beausoleil nous a déjà fait dériver autour de ces désirs, de cette urbanité, de ces multiples bars, de ces inscriptions de signes intraquables et intraitables qui aiment à fissurer, à dilapider, à laisser leur lecteur aussi incertain que légèrement ivre, à la fois charmé et égaré dans la myope hésitation d'un matin de lendemain de fête. Nous nous sommes déjà égarés sur l'épiderme de ces mots, cette ville dans laquelle il voudrait nous perdre trop longtemps explorée. Au point qu'il me prend l'irrationnelle et méchante envie d'émuler certains despotes asiatiques et d'expédier Claude Beausoleil en rase campagne pour voir ce qui se passerait dans le texte si on substituait à ce terrain de métropole, peuplé de Perriers, mégots, cernes, vin blanc et aura de fin de siècle un champ sauvage et enfin, ô soulagement tant désiré, finalement plus étrange (Natashquan ? Fort Chimo ? l'Abitibi, qui sait pourquoi pas le désert de Gobi ?). Je sais que plus d'un auteur vit et se nourrit, par nécessité de l'ancrage dans un univers spécifique, dans un espace qui se démarque de la géographie des atlas pour cerner celle de sa propre fiction. Après tout William Faulkner et Marcel Proust ont tourné autour d'une aire bien délimitée, répertoriée et détaillée jusqu'à se constituer champ symbolique, voire mythique. Le problème avec ce dernier volume, c'est qu'il ne nous fait pas découvrir des aires ou des dimensions jusqu'alors inconnues. Il n'ouvre pas l'espace, mais le réitère simplement, il a le courage de la modernité sans la capacité de la renouveler. Il lui manque aussi, étrangement, l'humour d'autres textes. Je pense par exemple à certains moments désopilants d'*Avatars du trait* (1974) et du *Temps Maya* (1977) qui excellaient à immoler beaucoup de vaches sacrées, qui démontraient une candide irrévérence, une insouciance faussement affairée, tendre, persifleuse, éprise de la corde raide, rusée comme un acrobate qui se dissimule sous une ingénue facilité à sourire, presque pour nous faire croire que tout cela (« Ciel marocain », « Fiction théorique », « Êtes-vous marxiste ? ») dans *Avatars du trait* par exemple, n'était rien, une pirouette, quelques chiquenaudes, des jeux d'enfants en somme. Mais il y avait là plus que du métier : un génie ludique ; l'économie du rire, qui manquent ici chez le Beausoleil de la maturité. Oh certes, il ne manque pas de brio, il sait :

... refaire le texte du quotidien jusqu'à le  
lacérer le débiter le faire revivre en d'autres  
formes sous d'autres pulsion dans ces  
méandres  
du textuel on dissimule toutes les avaries  
toutes...  
lignes qui fuient dans les trous d'un texte  
urbain

Mais pour vraiment lacérer, il faudrait que nous ayons un tissu, une aire, une substance qui ne nous soit plus aussi familière. C'est un dépaysement en somme, par rapport à des habitudes qu'on voudrait lui demander, afin qu'on perçoive moins le métier que cette fameuse émeute dont nous persistons à avoir envie tout au long de ces pages, mais qui nous est refusée.

Si j'affirmais le mois dernier que les poètes changent de tout sauf de rythme, François Charron m'oblige à admettre que je m'étais cruellement trompée. En découvrant son dernier volume, *Toute parole m'éblouira* (les Herbes rouges, 1982) les contrastes entre l'aujourd'hui, l'hier et l'avant-hier n'ont cessé de m'apparaître. Surtout si on remonte le fil du temps en commençant avec le fameux *Projet d'écriture pour l'été 1976* (publié en fait en 1973) qui se faisait une joie d'inscrire phonétiquement un sociolecte moqueur :

*/ l'travail textuel vient 1-d'la pratique sociale des hommes 2-d' l'intervention d'un discours lié à cette pratique / reflet qu'y'active position politique dans l'texte on doit casser la pipe aux intellectuels de salon qu'y'en connaissent pas plus long qu'leur nez accoutumés à rejeter les mêmes schèmes fictions d'illuminés*

et qu'on continue jusqu'à son plus récent *La passion d'autonomie. Littérature et nationalisme* (1982) qui s'en prend au texte de Michèle Lalonde « les écrivains et la Révolution » (voir *Défense et illustration de la langue française* (1979)) et en profite pour régler leur compte à la Patrie, à la Raison, aux Père-Mère et au Sens. Et je ne mentionne pas seize autres écrits qui s'échelonnent sur une période de dix ans, puisque ce ne sont ni le lieu, ni le moment pour le faire. Prose ou pas, Charron change de souffle et modifie sa respiration à l'intérieur des mots, à travers eux. Si continuité il y a, ce n'est certainement pas dans la pulsion silence/discours, ni finalement non plus dans l'espace idéologique, puisqu'il semble avoir considérablement revu et nuancé ses positions marxistes-léninistes du début. En tout cas *Toute parole m'éblouira* démarque une nette rupture. Un déplacement vers la dépense du JE, après celle du NOUS, du ON, du sujet collectif (*Propagande* (1977), 1980 (1981), du « ça » de *Feu* (1978), du

claude beausoleil

dans  
la matière  
rêvant  
comme  
d'une émeute

écrits des forges

les herbes rouges

françois charron  
TOUTE PAROLE  
M'ÉBLOUIRA



104-105



Photo : Athé

**François Charron**

ELLE dans *Du commencement à la fin* (1977). Mais c'est un jeu précautionneux et économe, placé légèrement en retrait des délires passionnels et des vagues de fond politiques. L'emportement de l'entier, du catégorique et de l'absolu, si éclatant au cours des dix dernières années a cédé à une voix qui privilégie les alliages, les demi-teintes, la précision d'un équilibre atteint dans la fragile association de différentes composantes :

*Nous nous enfonçons dans le gris du délire  
Mi-pensifs  
Mi-inquiets  
Il y a une audience inguérissable  
Une illusion qui se courbe  
Et nous laisse passer*

*Comment  
Avec quoi  
Je m'arrête  
Ma bague est petite  
Je m'égare dans le rythme  
Je conçois la rivière  
Je suis une rivière fraîchement lavée  
Un courant découpé  
Une maille imprécise (p. 40)*

On trouve ici une introversion, ou plutôt une latence, une intériorisation qui surprennent après les pulsions, la chamade d'autres textes. Rappelons-nous par exemple certains moments de *Du temps échappé des yeux*, ce « matin du monde où les limites font place à la multiplication des couleurs, à la perte du sens, à la destruction du reflet spéculaire » (p. 18). Que s'est-il passé entretemps ? Il y eut je suppose *1980* et *Mystère* (1981), réflexions sur le nous, la collectivité, l'histoire de la masse-planète, du corps du biologique, de la mère, de la mémoire de la peau — autre

retour qui l'obsède depuis déjà quelques années. Pourtant ni l'histoire, ni la politique ne se sont absentes de *Toute parole m'éblouira*, mais elles y ont acquis le diffus des toiles de fond :

*L'Histoire s'éteint d'avoir tant vu (p. 22)*

*Époque tressée de guerres et d'attentes  
Un je ne sais quoi d'effrayant qui m'enveloppe  
Me trouve à une fraction de seconde près (p. 57)*

Par contraste le couple JE-TU prend une importance une tangibilité un peu surprenantes, reçoit une profession de foi qu'on n'attendait pas de Charron. Non qu'il n'ait fréquemment explicité le toucher de deux corps (voir *Feu* et *Blessures*). Mais ici cette ELLE est plus qu'interlocutrice ou partenaire de plaisir, elle existe dans le projet présent et futur, elle fait partie du dessin et s'intègre au faire, à l'agir, au vouloir :

*Nous pourrions repartir  
Je veux dire  
Comme autrefois  
Ailleurs  
Nous pourrions glisser  
Jusqu'au bout de la haine  
Nous confondre avec stupéfaction à l'absence  
Ca n'arrive pas souvent  
Nous pourrions modifier la légende  
In extremis  
La peur de ne pas arriver  
Ne comptera plus*

*Voyelles décousues  
Estuaire se dénudant  
Et débouchant sur un désert  
Tu seras l'ange qui me touche dans la rue*

Ce qui m'étonne, et ce naïvement je suppose, ce sont les réminiscences que déclenche ce texte. Idéologiquement, sémantiquement ineptes, mais suggestives d'un autre temps dans leur sonorité. L'Éluard de *Poésie et vérité* par exemple, les voix de *Liberté* au début des années 60, une rumeur distante de ces voix de la femme, de la terre et du pays. Et bien sûr ce qui trouble dans cet écho, c'est que l'espace de ces années-là est non seulement mort pour la modernité mais raillé même, lorgné sans indulgence aucune (surtout lorsqu'on le compare à l'admiration farouche déclarée à ceux d'avant-hier, voir le rapport Philippe Haeck — Saint-Denis Garneau entre autres). Bien sûr, nous savons tous que le matérialisme dialectique, le rejet du dualisme idéaliste, la subtile insertion du corps et des sens dans le texte ont complètement bouleversé le paysage d'il y a deux décennies. Mais il n'en reste pas moins que lorsque Charron écrit :

*Je pense à cette boîte  
À cette corde que sera ton absence*

*Les générations  
Les mondes se cherchent une réponse  
Il me semble que je grandis pour quelqu'un  
Pour quelque chose*

À proximité de la nuit  
Deux fois je t'attends  
Avec ma finitude  
Avec ma peur

il ramène dans notre champ acoustique le souffle laconique et lancinant d'une certaine poésie amoureuse. Et sans doute cela n'a-t-il rien à voir avec des affinités idéologiques. Puisque la terre et la nation y sont absents. Mais le couple, lui, demeure. On pourrait parler ici de sa marche lente, épuisante, progressive, certainement pas à l'amour, mais vers la survie plutôt dans cet assombrissement collectif. Est-ce à dire que ce qui demeure dans ce volume, après les grands absolus d'antan (se référer à *Pirouette, par hasard poésie* (1975) et *Littérature / obscénités* (1973)), avec les pulsions déclenchées par le corps, la mère, contre Dieu, le capitalisme, le théologique) ce sont le ténu et l'incertain ? ou est-ce ce « gris du délire » (p. 40) dont il nous entretient à l'occasion ?, j'ai l'impression qu'il a abattu à grands coups de hache dans la forêt de son dire forces concepts et certitudes. Et que ce qui demeure c'est une période de transition, de ré-examination, un précautionneux mouvement, une tentative de s'accrocher à ce qui pourrait continuer, ce couple incertain mais qui a ce désir de durer. Les grands manèges de bois ont basculé, refus de la permanence et goût des équinoxes en Charron. □

# Écrits des Forges

nouvelles parutions

PRINTEMPS 1982

## 31 poèmes autographes

d'Émile Nelligan

(2 carnets d'hôpital 1938)

Ces 31 poèmes, transcrits de mémoire par Nelligan, avec des variantes essentielles (les pages du *Vaisseau Blanc* et de *Déraison*, par exemple, sont capitales), nous amèneront à nuancer l'image qu'on a privilégiée de notre premier grand poète québécois.

Un événement littéraire d'une grande importance.

Édition courante sur Rolland Tints \$9.  
Édition de luxe sur Parchtone naturel \$50.

## Poèmes de Babylone

de Jean-Paul Daoust

Textes de l'instantanéité nord-américaine et du quotidien d'une ville qui étale le banal et le tragique de ses bars et de ses insomnies. Rock ou new wave, ces textes inventent un nouveau romantisme, un mal tout particulier de fin de siècle.

Une poétique révélatrice de la post-modernité. \$5.

AUTOMNE 1982

## Dans la matière rêvant comme d'une émeute

de Claude Beausoleil

Le vécu nommé ici est celui du « corps hanté », du corps de la parole qui laisse ses traces modernes dans un livre sobre et sombre, rempli des élans de la passion et de la lucidité. « Une écriture, dit l'auteur, qui ne finirait jamais » (p. 9).

Les plus beaux poèmes de Claude Beausoleil. \$8.

## Dans le delta de la nuit

d'Élise Turcotte

Prose fluide et forte, exigeante, qui guette, touche, déplie, pour connaître. « Revirant ma peau à l'envers, dit l'auteur, pour y décoller le réel » (p. 19). Et c'est « à coups de couteaux » très fins, par touches, par l'oblique des choses et du corps, qu'Élise Turcotte parvient à créer du dense, c'est-à-dire du sens.

Le premier recueil d'un auteur remarquable. \$5.

## Scénario grammatical

de Daniel Dargis

Poèmes qui tracent dans la matière même des choses et du langage l'empreinte des fulgurances pulsionnelles. « aux crêtes de la nuit profonde / toutes flammes / tu me saisis forêts contre neige / sexes et cultures et fautes d'orthographe / c'est le vent qui racle nos cheveux » (p. 18).

Des textes qui brûlent et bousculent. \$5.

## Dernier profil

d'Alphonse Piché

Prix du Gouverneur-général en 1976. Alphonse Piché se sert ici de certains mots propres à la vieillesse qu'il retourne contre eux-mêmes pour leur faire dire l'immortalité de cette jeunesse qui l'habite. « Un jour à ne jamais mourir, dit-il, à sourdre de terre comme l'arbre ». Un moment, l'éternité se laisse conquérir.

Un livre dur et franc et aussi plein de tendresse. \$6.50

En vente chez votre libraire